

Culture



Commentaries Commentaires

Norman Clermont, Henri Delporte, Marcia-Anne Dobres et Jean-Pierre Duhard

Volume 16, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083955ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083955ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clermont, N., Delporte, H., Dobres, M.-A. & Duhard, J.-P. (1996). Commentaries.
Culture, 16(2), 49–59. <https://doi.org/10.7202/1083955ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne
d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /
Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Commentaries / Commentaires

Editors' note/Note de la rédaction: Commentators read the English version of the Bisson White article. Whenever they use in their comments direct quotes from the English version, we include in square brackets the French translation of that excerpt as it appears in the published version/ Les commentateurs ont lu la version anglaise de ce texte. Quand ils utilisent dans leur commentaire des citations provenant de la version anglaise, nous incluons, entre parenthèses carrées, la version française telle qu'elle est publiée ici.

Norman Clermont

Département d'Anthropologie, Université de Montréal, C.P 6128, Succ. Centre-Ville, Montréal (Québec), H3C 3J7

L'art mobilier paléolithique est une production matérielle et intellectuelle très complexe. Son existence, sa durée, son abondance et sa distribution soulèvent depuis longtemps de nombreux problèmes. Son origine, son évolution et ses fonctions ne font aucun consensus. La diversité de ses supports et la multiplicité de ses thèmes introduisent les chercheurs dans l'univers voilé de l'imaginaire, du symbolisme et de la représentation. Les différences de style les entraînent dans la discussion de la créativité, de la distinction cognitive, des contraintes historiques et de l'efficacité des images. Dans ces circonstances, on ne doit pas s'étonner de la concurrence des discours archéologiques qui, en dépassant le niveau de la simple description et des techniques, veulent atteindre la signification de ces manifestations. Ce qu'on demande à ces discours, c'est d'être cohérents, convaincants et résistants. Comme l'écrivait Montesquieu en 1720: «*Quand on ne peut pas bien s'assurer de la vérité, il est bon d'avoir quelque chose qui lui ressemble*» (Oster, 1964: 58).

Dans cet article suggestif, Bisson et White présentent un échantillon particulier de figurines et cherchent à leur donner un sens ethnographique. Le projet est légitime. Pour établir cette signification, les auteurs admettent d'abord quelques convictions générales préalables qui ne seront guère contestées, à savoir:

- 1) la reproduction biologique est un phénomène essentiel à la survie des populations;
 - 2) les groupes humains ont toujours cherché à comprendre et à contrôler leur reproduction;
 - 3) à cet effet, ils ont soumis la sexualité, la grossesse et l'accouchement à des règles et à des rituels;
- 4) les groupes du Paléolithique supérieur devaient en faire autant.
Ils ajoutent aussi une conviction d'observation, plus contestable:
 - 5) ces derniers groupes, y compris celui de Grimaldi, ont fait des figurines de femmes enceintes.
Ils invoquent enfin une analogie générale avec des pratiques sibériennes rapportées surtout par Czaplicka en 1914 pour arriver à la conclusion que *ces figurines sont des amulettes privées, chargées de pouvoir chamanique, utilisées pour favoriser l'accouchement, et qui pourraient avoir été réalisées par ou pour des femmes individuelles, dans le but principal d'assurer la survie de la mère.*
À mon avis, c'est un scénario plausible, qui n'est pas du tout impossible, mais qui n'est pas absolument convaincant.
Pourquoi?
Pour quatre raisons principales.
 - 1) Nous ne croyons pas qu'il soit méthodologiquement intéressant de chercher la signification ethnographique des figurines de Grimaldi en se privant volontairement des informations fournies par d'autres représentations paléolithiques de corps féminins nus et opulents. Or, dans ce genre, il n'y a pas que des figurines en ronde-bosse d'art mobilier et transportable. Il y a aussi des gravures, dessins et reliefs pariétaux et immobiliers qui ne sont apparemment pas des amulettes individuelles. Il y en a à Laussel, à Pech-Merle, à Cougnac, etc.
 - 2) Dans le genre de figurines portatives il y a également des représentations animales qui montrent des rondeurs superlatives et des traits morphologiques à peine esquissés (mammouth de Predmost, ours en argile de Dolni Vestonice, divers objets de Vogelherd, mammouth d'Avdicievo, certains objets de Kostienki, etc). Seraient-elles aussi des amulettes liées à l'accouchement? Ne devrait-on pas surtout parler d'un style marqué par l'opulence des formes?
 - 3) Leroi-Gourhan a montré il y a 30 ans qu'il y avait, parmi les figurines féminines du

Paléolithique, une récurrence géométrique de fond qui implique un partage de certaines normes culturelles sur des territoires très vastes. C'est même sur cette base que Piette acceptait, il y a 100 ans, l'authenticité des figurines de Grimaldi. C'est aussi ce que Conkey a appelé des «*formalized, repetitive systems of visual representation that can be considered as ritual communication*» (1985: 299). Or, certains spécimens de Grimaldi obéissent à ces normes, même si tous ne s'y conforment pas. Ne serait-il pas possible de croire à un thème paléolithique analogue à celui des Arlequins, des Pietas ou des crucifix reproduisant, selon certaines conventions, un contenu *général* rappelé par ces nus féminins?

- 4) On pourrait encore ajouter que les auteurs n'arrivent pas à convaincre tous les lecteurs qu'il s'agit vraiment de représentations de femmes enceintes et sur le point d'accoucher.

En somme, je ne crois pas que cet article viendra clore les débats sur la signification de ces figurines. D'autant plus que, comme les auteurs le soulignent, il faudrait aussi, dans le cas des figurines de Grimaldi, être mieux assuré de leur provenance avant d'évaluer leur représentativité. Ni l'accusation de G. de Mortillet voulant qu'elles aient été l'oeuvre d'un faussaire, ni les doutes d'E. Rivière sur leur authenticité n'ont été retenus par les chercheurs mais on n'a jamais su non plus où elles avaient été vraiment trouvées. Selon Capitan, «*elles proviendraient, paraît-il, d'une petite grotte qui se trouvait au-dessus de la sixième grande caverne, sur la face Est du promontoire, du côté de la sortie du tunnel vers l'Italie*» (1902: 777). Bisson et White promettent plus de détails pour un prochain ouvrage, sur la base de documents inédits.

Il est évident que cette information est importante car les figurines de Grimaldi constituent le lot le plus grand et le plus varié de cette époque. Le plus surprenant aussi...

Références

CAPITAN, L.

1902 Discussion, *Bull. Mém. Soc. d'Anthrop. Paris*, 3: 777.

CONKEY, M. W.

1985 Ritual Communication, Social Elaboration, and the Variable Trajectories of Paleolithic Material Culture, *Prehistoric Hunter Gatherers. The Emergence of Cultural Complexity*, T. D. Price and J. A. Brown (eds.), New-York: Acad. Press: 299-323.

OSTER, D.

1964 *Oeuvres complètes de Montesquieu*, Paris: Seuil.

50 / Commentaries

Henri Delporte

Inspecteur général honoraire des musées de France,
11, rue d'Hennemont, 78100 Saint-Germain-en-Laye,
France.

L'intérêt de l'article de MM. Bisson et White à propos de Grimaldi tient évidemment à la redécouverte de plusieurs figurines originaires de cette station et qui étaient, totalement ou non, demeurées inconnues depuis près d'un siècle.

Les auteurs commencent par poser un problème sur lequel on revient souvent: c'est l'application du terme de «Venus» aux figurations féminines du Paléolithique. Ce ne fut certainement pas une initiative heureuse, il y a un siècle, de proposer cette dénomination mais on aurait pu tout aussi bien utiliser le terme le «poupée» (il a été utilisé par Piette) ou de «marionnette». L'essentiel, à mon sens, n'est pas de juger si l'expression est parfaitement justifiée, mais de savoir si elle ne risque pas de prêter à confusion. Celle-ci est exclue: chacun sait ce qu'est une Venus paléolithique et qu'elle n'a pas été sculptée par Phidias... Je ne vois donc pas l'intérêt d'une discussion qui me semble relever du byzantinisme.

Par contre, malgré leur longueur (pas loin de la moitié de l'article), les notes sur la signification et la motivation de la représentation féminine, si elles n'étaient peut-être pas indispensables, sont loin d'être dépourvues d'intérêt, surtout pour les Européens, car elles exposent les points de vue de préhistoriens (et surtout de préhistoriennes) d'outre-Atlantique, notamment les positions «féministes» qui atteignent leur apogée avec M. A. Dobres en dépassant largement la seule description des figurines. Tout aussi intéressante est l'idée, que j'ai moi-même exprimée, qu'il n'y a pas «unicité» de la figuration paléolithique et que des différences sérieuses existent entre celle du Gravettien et celle du Magdalénien. Les variations géographiques demanderont elles aussi à être explorées soigneusement. Enfin, une large part est faite aux aspects paléolithiques des figurines de Grimaldi, et en général des figurines paléolithiques, mais les auteurs ne sont pas sortis des idées générales à ce sujet.

L'essentiel de l'article concerne évidemment les quinze statuettes et surtout les sept qui viennent d'être découvertes dans un magasin de Montréal. Il apparaît très difficile de clarifier la

question de leur origine exacte. Malgré les doutes qui ont souvent été émis, les études auxquelles se sont livrés plusieurs auteurs, dont R. White mais aussi M. Mussi, plaident en faveur de leur authenticité. Mais où et quand ont-elles été trouvées?

Les auteurs précisent que les lieux de découverte sont la grotte de la Barma Grande (pour laquelle les indications de Jullien, notamment dans ses lettres, sont les plus formelles) et peut-être d'une part le Jardin Abbo, d'autre part la Grotte du Prince. Pour cette dernière, aucun contexte archéologique n'existe et il faut admettre soit que les niveaux du Paléolithique supérieur ont été totalement extraits, soit que les statuettes se trouvaient dans une cache creusée dans des couches plus anciennes. L'une et l'autre hypothèses demeurent difficile à accepter.

La situation est encore plus confuse en ce qui concerne la date (ou les dates) de découverte. On admet généralement qu'elle se situe (ou qu'elles se situent) entre 1883 et 1895. Ce que nous savons, c'est:

1. Que Jullien ne les a fait connaître qu'après que Piette ait eu, en 1894 (et non en 1892 comme l'écrivent Bisson et White), publié celles de Brassempouy. L'idée que cette attitude de Jullien est due au fait qu'il les craignait plus récentes et par conséquent de moindre valeur est peut-être une fable, mais rien ne permet de la mettre objectivement en doute.

2. Il existe des faits plus précis : il est certain que Jullien a vendu, d'une part, en 1896, la «Statuette en stéatite jaune» à Reinach pour le compte du Musée des Antiquités Nationales, d'autre part, sans doute en 1897, plusieurs autres statuettes à Piette (sauf une qui aurait été vendue en 1903, c'est-à-dire après le départ de Jullien qui aurait émigré au Canada vers 1898).

L'ensemble de ces faits est assez déconcertant mais il faut tenir compte de la personnalité de Jullien et surtout du fait que les figurines de Grimaldi, révélées très tôt après celles de Brassempouy (on ne peut admettre que ces dernières auraient pu servir de «modèles» à un faussaire), présentent une morphologie qui possède de nombreux traits communs avec les statuettes gravettiennes qui seront découvertes ultérieurement (il faut penser en particulier à l'imposante série des figurines russes qui ne seront découvertes qu'au vingtième siècle).

Il est également étonnant que, selon Bisson et White, des datations *indirectes* au C14 situent, à titre d'hypothèse, la confection des statuettes de Grimaldi entre 23 000 et 14 000 BP, ce qui représente une période d'une longueur qui peut apparaître excessive. Heureusement, il n'est pas impossible que d'autres datations puissent être espérées.

Dernière remarque: Il peut sembler étonnant que, par leur morphologie comme par la nature des matériaux, des différences sérieuses existent entre les «anciennes» figurines et celles qui ont été retrouvées à Montréal. On se réfère en particulier à l'homogénéité des statuettes de la plaine russe (Kostenki, Avdeevo, Gagarino, Khotylevo). Mais il faut aussi prendre en compte l'imposante série morave (Dolni Vestonice, Pavlov) dont l'hétérogénéité est encore plus frappante que celle de Grimaldi.

Il ne s'agit ici que de remarques partielles au sujet de l'article de Bisson et White, mon intention se limitant à présenter quelques observations sur la station et les statuettes de Grimaldi. Quoiqu'il en soit, il faut remercier les auteurs pour l'information nouvelle qu'ils apportent sur une question qui demeure encore largement controversée.

Marcia-Anne Dobres

School of American Research, Santa Fe, NM 87501, USA.
Archaeological Research Facility,
University of California, Berkeley Ca 94720-3710, USA.

No truer words were written in this essay than its opening line: "There has perhaps been more nonsense written about Upper Palaeolithic imagery than about any other subject in archaeology." Even a cursory glance at recent debates in prehistoric art studies shows not only the nonsensical nature of much that is written but that it is often unnecessarily argumentative as well. While the general subject of prehistoric visual imagery brings out the beast in many, the specific topic of female imagery has provided an especially contentious arena for publications that fall well short of the caliber of scholarship we need. In this essay I find one of this beast's heads contributes an informative study of the technical sequences by which fifteen specimens from the Grimaldi site-complex were fabricated. Unfortunately, the other head promotes an agenda that has little to do with the

topic at hand and, thus, falls rather short of demonstrating the “improved” research methodology it advocates.

It is difficult, therefore, for me to know where to start – do I defend my own scholarship against certain gross misstatements and take space here to clarify what I have and have not written on this topic, or do I move on to consider more problematic issues I find with the authors’ distorted understandings of feminist scholarship and offer my assessment of how well they accomplish their stated goal of making research and interpretation better reasoned and grounded in both empirical study and logic? Since this is the second time in a year I have found my work grossly misrepresented in a peer-reviewed journal I feel, finally, compelled to respond (although I am mystified why researchers of the caliber of Bisson and White feel it necessary to denounce so vengefully what were nothing more than two simple little graduate student papers published in graduate student-run publications that, in all likelihood, most of this reading audience will never be able to see for themselves).

Some simple matters first: *Footnote 2*. I did not analyze the panel on the facade of the Institut de Paléontologie Humaine (Paris) as “merely” (*sic*) an inappropriate and extreme use of ethnographic analogy [*simplement comme un usage inapproprié et extrême de l’analogie ethnographique*]. The main intent of my 1992b paper (in actuality the first one written and published) was to draw out and understand the androcentrism prevailing in the study of female figurines over the last twenty years – period. That I did not also address the racist implications of this facade, and racism more generally, was because the topic is far too complicated and serious to treat in a footnote (in particular here, see Wiss 1994). I welcome Bisson and White’s call for an explicit deconstruction of the racist biases underwriting various interpretations of these artifacts, but if they believe they have adequately confronted the issue by chronicling the historical usage of the term “Venus” and calling it the “Josephine Baker phenomenon” they are sadly mistaken.

Another minor quibble: *Definitions of Heterosexism, Eurocentrism, and Presentism*. I give the reading audience a bit more credit than do Bisson and White and take exception with their unnecessary and, in fact, inaccurate translation of these well-worn anthropological terms (i.e., Fabian, 1983). Most particularly, *their definition of Eurocentrism is not mine*.

A final nit-pick: *Nowhere* have I ever suggested, in print or otherwise, that the rod with so-called breasts from Dolní Vestonice “when inverted resembles ... an erect phallus with testicles” [*..ressembler à un phallus en érection avec les testicules*] – that was Kehoe (1991, 1996) *not me*. I know what the biological thing looks like and I am unlikely to confuse the two. To make a *theoretical* point having to do with literalist/empiricist readings of prehistoric visual imagery I discussed two different depictions of a torso from Brassempouy – suggesting that if two supposed experts on prehistoric female figurines, Piette (1907) and Delporte (1979), could not see eye to eye on which end was up, then perhaps such ambiguity should make us question the ease with which similarly ambiguous pieces are lumped together with less equivocal “female imagery” whose biology is not in doubt – a point Bisson and White suggest has “never been asked.” What I said (in 1992a: 252) was this: “paramount to developing a contextualized understanding of these prehistoric representations we need to be clear and systematic in the criteria we employ to define this so-called single class of highly variable depictions of the female body,” and that “the most important issue to be addressed in assessing the claim that these objects constitute a single class of materials is whether or not they really depict the female form” (ibid.: 255; also Dobres, 1996). Not all of them do, and this empirical fact is too often overlooked.

Now on to more serious issues: *Gynecentrism is not Feminism and the study of biology is not the study of gender*. Bisson and White open up a can of worms when they erroneously lump together the variety of significantly different feminist perspectives now being applied to questions of archaeological method, theory, and interpretation. Had they actually attended more closely to contemporary feminist scholarship in archaeology (and elsewhere) I doubt they would have so easily summarized the causes and effects of feminism on archaeological discourse and practice as the result of more women becoming professional archaeologists. For example, contrary to what they imply 1) not all women are feminists, 2) not all feminists are women, 3) nor do all feminists think alike. In particular, they betray their lack of familiarity with, and understanding of, this body of literature with their confusing juxtaposition of the terms “female” and “woman,” their repeated suggestion that feminist archaeological research is less than empirical, and by their invention of a new word, “neo-feminism.”

For example, while Gimbutas' work was clearly in the spirit of first-generation feminist conscious-raising in archaeology, many second and third-generation professional archaeologists informed by feminist theory have long acknowledged that gynocentrism is no improvement over androcentrism, and have worked hard to avoid both excesses (see Dobres, 1987, 1995a: 51-53). In particular, had the authors bothered to read Conkey and Tringham's (1995) important essay confronting the problematic underpinnings of gynocentric research on prehistoric female imagery they would have (I hope) significantly toned down much of their unnecessarily negative rhetoric. More to the point, their suggestion that politically inspired archaeological research cannot also be good science again betrays their lack of familiarity with the enormous body of scholarship on feminism and science over the past three decades. Social-constructivist historiographies have been shown to be a major step toward self-corrective, better, and more rigorous science (Cutcliffe, 1995), and one of the significant advances in feminist archaeological research just in the past ten years is more and better empirically grounded research – not less (i.e. Kelley and Hanen, 1988; Wylie, 1992a and b; see, for example: Hastorf, 1991; Brumfiel, 1996; Dobres, 1995b). Thus it is without merit for Bisson and White to argue that the “neofeminist” critique (whatever that is) has become an end in itself concerned “solely with description or deconstruction” while smacking of “literary game playing” [*...se limiter seulement à la description ou à la reconstructionjeu littéraire...*]. If such were truly the case, then why do they turn around and “take seriously” my (feminist inspired) methodological suggestions that we study with *more* empirical rigour the technological production of these artifacts and take as a key research problem the question of their empirical variability (specifically advocated in Dobres, 1992a: 251-257; 1996)? One could note (and not without some irony) that the entire first part of this essay is itself an historiographical deconstruction of previous research agendas, followed by some empirical descriptions. As such, it is not all that different from the approach to corrective research they find so problematic in feminist literature.

In the end, I am unconvinced that Bisson and White have adequately linked their choice of source-side analogy (based upon questionable and mostly out-of-date ethnographies of circumpolar shamanism) to their findings regarding the

Grimaldi sample. I should like the authors to point out specifically how the structure of their study is all that different from what has come before – except for taking up my four-year old suggestion to confront more directly the empirical variability present in this supposedly “single” artifact class by systematically investigating the technical procedures by which they were fabricated. It is really beyond me how Bisson and White could so misread such clearly stated suggestions in this regard as to claim that I “explicitly reject empirical studies of the forms of female images” [*...rejetée explicitement les études empiriques des formes des images féminines...*]. That is absurd.

Moreover, the authors fail to understand that *we are in agreement* over the idea that the symbolic meanings of material culture (past and present) are culturally constituted, grounded in the historically situated perceptions people construe as they experience their physical and social world (specifically see Dobres, 1992a: 250-251, 1996). In this, they have unfortunately failed to appreciate the *symbolic* dimensions of my specific argument challenging the empiricist and literalist readings of biological morphology that have pervaded the study of these artifacts since their initial discovery (yes, breasts are depicted on many of them and I never suggested otherwise). I follow Forge (1970) and Berger (1973) in suggesting that what archaeologists see empirically in this (or any) body of data may not be *all* that is signified. But it is nonsense for them to claim that I “reach the sweeping conclusion that female biology may not have been represented or symbolized,” [*...la conclusion à laquelle elle arrive est hâtive quand elle affirme qu'il se pourrait que la biologie féminine n'ait pas été représentée ou symbolisée...*] and misses the point altogether.

Overall, I would also have appreciated a more even-handed review of previous research, showing not only inconsistencies in how each dealt with these empirical data but also more accurately historicizing their logical foundations. In particular, they are remiss in acknowledging the historical and cultural specificity of Duhard's gynecological perspective. Contemporary Western understandings of the female body, especially as seen from the visual standpoint of a gynecologist, are grounded in a set of medical practices, material technologies, and attitudes toward female biology and reproduction developed by its male practitioners in the mid- to late 19th century (Laqueur, 1990; Jordanova, 1993; Schiebinger, 1993). Such an objectified (from the bottom up) understanding of

women's internal anatomy is not, as Bisson and White imply, some dispassionate and universal view grounded in the "real" world. It is an invented, cultural, historical, and technical vision that had no parallels in prehistory nor is it universal in the present (from a different perspective see also Mack, 1990).

Finally, while I do in all honesty applaud that researchers of such demonstrated technical skill as Bisson and White are investigating first-hand the material techniques variously practiced to fabricate female figurines, their abbreviated discussion and application of the especially rich interpretive and analytical methodology known as the *chaîne opératoire* is a disappointment (given the extensive literature on this topic, see summary in Dobres and Hoffman, 1994). To my surprise, they spend only four short paragraphs discussing their "methodology," while it takes twice as many to cover the history of Grimaldi collection (which is interesting but does not further their case study), and some fifteen to report their empirical findings. To me, this betrays the weakness of their trying to link: 1) their particular material findings; to 2) their superficial ethnographic survey of circumpolar peoples; and 3) their suggestion that the Grimaldi specimens functioned as personal amulets related to aspects of childbirth. What their findings boil down to is the somewhat quantified inference that the primary symbolic meaning of the Grimaldi sample was probably "pregnancy symbolism." But this revelation did not require the *chaîne opératoire* to figure out; others have come to similar conclusions without any concern for how these artifacts were materially fabricated.

This case study would have been more compelling if the authors had more rigorously and systematically considered and applied the full interpretive framework and analytic methodology of the *chaîne opératoire* (starting with Mauss, 1950 [1936]), especially to understand the role that "technological style" (Lechtman, 1977) played in delimiting the particular choice of materials and techniques employed, and to consider how such choices served as material "social representations" during technical practice (Lemonnier, 1989, 1990). Among other things, the notion of the *chaîne opératoire* encourages us to ask if we can determine whether or not these specimens were fabricated on-site. What more could be said about the specific socio-material contexts in which these images

were fabricated (and meaning constructed) through a detailed material consideration of related artifactual materials and their on or off-site processing? What does the physical evidence in the figurines themselves or in contextual site data suggest? What other material technologies were concomitantly practiced that could provide information concerning the material and symbolic production of this particular body of data and their possible inter-relationship? A more faithful application of the *chaîne opératoire* could have helped Bisson and White re-situate these artifacts in their archaeological (and through inference) original, context(s) of production and use – for as they correctly point out, meaning is "a complex process of conception, socially-embedded production, use, and disposal" [*..un processus complexe de conception, de production intégré socialement, d'utilisation et de destruction*] (among other things). Such a perspective requires that we endeavour to re-situate archaeological data within their structuring and immediate social and material contexts (in addition to the standard macroscale environmental context) and I am disappointed this was not attempted here.

Bisson and White's general approach to the study of prehistoric female imagery would appear to be no better or worse than the deconstruction, description, and literary game playing for which they chastise "the" feminist critique. It is too bad that they have not taken full advantage of the exceptional opportunity they have to study this unique collection of artifacts and show us what good archaeological research looks like.

References

- BERGER, J.
1973 *Ways of Seeing*. New York: Viking.
- BRUMFIEL, E.
1996 The Quality of Tribute Cloth: The Place of Evidence in Archaeological Argument, *American Antiquity*, 61(3): 453-462.
- CONKEY, M. and R. TRINGHAM.
1995 Archaeology and the Goddess: Exploring the Contours of Feminist Archaeology, in *Feminisms in the Academy: Rethinking the Disciplines*, D. Stanton and A. Stewart (eds.), Ann Arbor: University of Michigan Press: 199-247.

- CUTLIFFE, S.
1995 Review of *Handbook of Science and Technology Studies* (Jasanoff, Markle, Petersen and Pinch, (eds.); Sage Publications) *Technology and Culture*, 36(4): 1013-1020.
- DOBRES, M-A.
1987 *Androcentrism in Feminist Theory, Conference on Graduate Studies Research in Contemporary Marxism*, State University of New York, Buffalo.
1992a Reconsidering Venus Figurines: A Feminist-inspired Re-analysis, Ancient Images, *Ancient Thought: The Archaeology of Ideology*, Calgary: Proceedings of the 1990 Chacmool Conference: 245-262.
1995a Beyond Gender Attribution: Some Methodological Issues for Engendering the Past, *Gendered Archaeology*, J. Balme and W. Beck (eds.), Canberra: ANH Publications, RSPAS, The Australian National University, Research Papers in Archaeology and Natural History, No. 26: 51-66
1995b *Gender in the Making: Late Magdalenian Social Relations of Production in the French Midi-Pyrénées*, Ph.D. Dissertation, Department of Anthropology, University of California at Berkeley.
1996 Comment on "Self-Representation in Upper Palaeolithic Female Figurines"(by L. McDermott), *Current Anthropology*, 37: 253-254.
- DOBRES, M-A. and C. HOFFMAN
1994 Social Agency and the Dynamics of Prehistoric Technology, *Journal of Archaeological Method and Theory*, 1(3): 211-258.
- FABIAN, J.
1983 *Time and the Other: How Anthropology Makes Its Object*, New York: Columbia University Press.
- FORGE, A.
1970 Learning to See in New Guinea, *Socialization: The Approach from Social Anthropology*, P. Mayer (ed.), London: Tavistock: 269-291.
- HASTORF, C.
1991 Gender, Space, and Food in Prehistory, *Engendering Archaeology: Women and Prehistory*, J. Gero and M. Conkey (eds.), Oxford: Basil Blackwell: 132-159.
- JORDANOVA, L.
1993 Gender and the Historiography of Science, *British Journal for the History of Science*, 26: 469-483.
- KEHOE, A.
1991 No Possible, Probable Shadow of Doubt, *Antiquity*, 65: 129-131.
1996 On an Unambiguous Upper Palaeolithic Carved Male, *Current Anthropology*, 37(4): 665.
- KELLEY, J. and M. HANEN.
1988 *Archaeology and the Methodology of Science*, Albuquerque: University of New Mexico Press.
- LAQUEUR, T.
1990 *Making Sex: Body and Gender From the Greeks to Freud*, Cambridge: Harvard University Press.
- LECHTMAN, H.
1977 Style in Technology: Some Early Thoughts, *Material Culture: Styles, Organization, and Dynamics of Technology*, H. Lechtman and R. Merrill (eds.), St. Paul, Minnesota: American Ethnological Society: 3-20.
- LEMONNIER, P.
1989 Bark Capes, Arrowheads, and Concorde: On Social Representations of Technology, *The Meaning of Things: Material Culture and Symbolic Expression*, I. Hodder (ed.), London: Unwin Hyman: 156-171.
1990 Topsy Turvy Techniques: Remarks on the Social Representation of Techniques, *Archaeological Review from Cambridge*, 9(1): 27-37.
- MACK, R.
1990 Reading the Archaeology of the Female Body, *Qui Parle*, 4(1): 79-97.
- MAUSS, M.
1950 Les techniques du corps, *Sociologie et Anthropologie*, Paris : Presses Universitaires de France, 1950 [orig. 1936], pp. 365-386. (Translated by B. Brewster in *Sociology and Psychology: Essays of Marcel Mauss* pp. 97-123. Routledge and Kegan Paul, London, 1979).
- SCHIEBINGER, L.
1993 *Nature's Body: Gender in the Making of Modern Science*, Boston: Beacon Press.
- WISS, R.
1994 Lipreading: Remembering Saartjie Baartman, *The Australian Journal of Anthropology*, 5 (1&2): 11-40.
- WYLIE, A.
1992a The Interplay of Evidential Constraints and Political Interests: Recent Archaeological Research on Gender, *American Antiquity*, 57(1): 15-35.
1992b On "Heavily Decomposing Red Herrings": Scientific Method in Archaeology and the Ladening of Evidence with Theory, *Metaarchaeology*, L. Embree (ed.), Dordrecht, Holland: Kluwer Academic Publishers, Boston Studies in the Philosophy of Science 147: 269-288.

Jean-Pierre Duhard

1, rue du XIV Juillet, 64500 Saint-Jean-de-Luz, France

J'ai eu le plaisir de rencontrer Randall White en juillet 1994 à l'occasion du colloque sur l'image féminine paléolithique organisé par M. Henri Delporte pour le centenaire de la découverte de la «Dame» de Brassempouy, plaisir doublé de celui d'apprendre de sa bouche qu'il partageait mes idées sur le réalisme physiologique de ces figurations.

Qu'il sache que j'apprécie grandement ses articles et que, ne m'occupant plus de Préhistoire, je me serais bien gardé d'émettre le moindre commentaire sur son article co-signé avec M. Bisson, si je n'avais été sollicité de le faire par la rédactrice de *Culture*.

Avant d'aborder le sujet, je souhaite profiter de l'occasion offerte pour exprimer mes regrets devant l'ignorance assez générale des publications françaises manifestée par les auteurs anglo-saxons. Bisson et White échappent, en partie, à cette critique, le tiers des 85 articles listés en bibliographie, concernant des auteurs français. Mais on peut déplorer qu'en soient absents d'éminents préhistoriens spécialistes de l'image féminine paléolithique : si Delporte et Leroi-Gourhan sont référencés, on ne trouve nulle mention de Passemard, Pales, Lorblanchet ou Delluc, pour ne citer que les principaux auteurs.

Pour ma part, outre une thèse (citée) sur ce sujet (Duhard 1989a), j'ai publié environ 35 articles sur ce thème, y compris dans des revues de diffusion anglo-saxonne (*Oxford Journal of Archaeology* 1990, 1991a ; *Rock Art Research* 1989, 1990b, 1992 ; *Antiquity* 1991b, 1993), dont certains en anglais. À titre d'anecdote, interviewé par Mme Hélène Courchesne, j'ai même participé à l'émission télévisée «Découverte», diffusée le 27 novembre 1994 sur Radio-Canada, motivée par la remise au jour des statuettes de Jullien, où j'ai exposé mes idées sur les «Vénus» paléolithiques.

Pour revenir sur le fond de l'article de Bisson et White, les éventuelles critiques que je pourrais formuler ne porteront évidemment pas sur la condamnation faite du terme de «Vénus», puisqu'elle rejoint la mienne, exprimée dès 1987 (Duhard 1987) et souvent répétée depuis. Elle ne concerneront pas non plus les hypothèses sur la motivation de ces oeuvres, sinon pour dire que tout

cela a été exposé bien souvent, notamment par Delporte, d'abord en 1979, puis en 1993, en intégrant d'ailleurs mes propres théories. Toute cette partie n'est pas vraiment novatrice, c'est le principal reproche que l'on lui peut faire. Par contre, pour des lecteurs ignorants de notre littérature, c'est l'occasion d'en prendre indirectement connaissance.

Je souscris bien sûr à leur méthodologie supposant un examen direct des oeuvres originales, car c'est celle que j'ai adoptée dans l'étude des figurations françaises, m'ayant incidemment permis d'en découvrir de nouvelles, soit inédites (Magdelaine des Albis, Commarque, par exemple), soit non reconnues comme féminines (Gourdan, Mas d'Azil, Bruniquel, La Vache, etc...). Malheureusement, cette démarche n'est pas la règle et, parmi les auteurs s'étant préoccupés du sens de ces figures, bien peu ont pris la peine de les examiner, d'où les erreurs ou insuffisances de lectures constatées.

Dans le groupe de ces nombreux chercheurs de bureau, travaillant sur reproductions photographiques ou relevés effectués par d'autres, le cas, invoqué par Bisson et White, de Mme Rice est exemplaire. Après avoir pris l'avis de supposés «experts», elle affirme de surprenants diagnostics tant de féminité que d'âge ou d'état gravide. Ainsi la figurine de Bédeilhac, dont seul le visage est interprétable, est reconnue comme féminine et post-reproductive. La «figurine à la ceinture» de Brassempouy, dotée d'un scrotum et d'un gland pénien (Duhard, 1987) est décomptée avec les femmes. Ou encore, la «femme à l'anorak» de Gabillou, où n'existe aucun caractère sexuel, est confirmée comme femme et reconnue comme gravide, malgré l'absence de gros ventre! Par contre l'abdomen protubérant des figurations sculptées de l'Abri Pataud, de Sireuil ou de Laussel («femme à la corne») a totalement échappé à sa sagacité.

Cette critique n'est évidemment pas dirigée contre Mme Rice, mais contre la méthode d'examen sur documents, source d'inévitables méprises dans la lecture. Mme Lansival, également citée dans la bibliographie, est tombée dans les mêmes pièges. Cela la conduit, par exemple, à dire que le «Torse» de Brassempouy a le sexe endommagé, alors qu'il n'est pas figuré, à moins de le reconnaître dans un signe en chevron gravé sur le périnée, comme pour le «Manche de poignard», détail nulle part mentionné je crois, bien que présent chez d'autres figurations (Duhard, 1989b).

Elle n'a pas pu, bien entendu et faute d'examen, noter la présence de membres supérieurs chez le «Manche de poignard», la «statuette en stéatite jaune», le «Losange» ou la «figurine non décrite».

Je crains que Bisson et White ne soient également pris en défaut à propos de cette dernière statuette. En l'examinant au M.A.N. (réf. 49.280 bis), j'ai noté plusieurs détails, mentionnés dans ma thèse et que je rappellerai (fig. 1). Comparée aux autres statuettes en stéatite de la station, elle apparaît plus lourde, et l'hypothèse de Piette d'un support «en hydroxyde de fer» n'est peut-être pas infondée. Mais peu importe ce point de détail, à côté d'autres, plus importants.

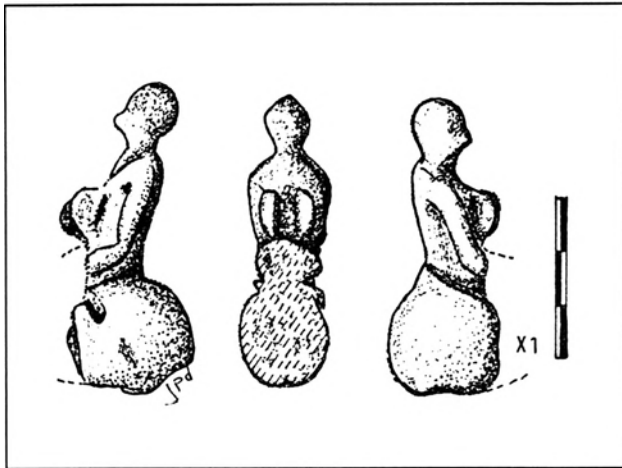


Fig. 1 La «figurine non décrite».

Personne avant mon examen, je crois, n'avait fait mention de la présence de membres supérieurs : ignorée par Delporte dans la première édition de *L'image de la femme dans la préhistoire* (1979), elle était admise dans la seconde (1993). Avant d'avoir en main la figurine, j'ignorais aussi que son abdomen et son pelvis étaient amputés, qu'il existait un important pli pelvi-crural à gauche, et que les cuisses étaient probablement à l'origine en flexion à 90 degrés sur le bassin. Cela change certainement la lecture que l'on peut en faire, avec la certitude d'une gestuelle abdominale des mains et l'hypothèse d'un gros ventre (comme en portent plusieurs figurines de la station) et la probabilité d'une flexion des membres inférieurs (ce qui la singulariserait des autres).

Il me semble encore, d'après le tableau 3, qu'ont été également ignorées la présence de membres supérieurs chez le «Losange» et chez «L'hermaphrodite», et l'existence de jambes chez

ce dernier et chez la «Femme au goitre». Il est vrai que les mains font généralement défaut, mais l'absence apparente de pieds doit être corrigée par la notion d'une fréquente amputation de la partie inférieure des corps. J'en profite pour dire que les traits observés sur la masse précurrale de «L'hermaphrodite» me semblent des doigts prolongeant les membres supérieurs - H. Delporte confirme d'ailleurs cette lecture (1993:105) - et que je n'ai jamais parlé de cheveux à leur sujet.

L'espace imparti pour ce commentaire, en m'interdisant de trop longs développements, me conduit à rappeler plutôt les principales constatations que j'ai faites au cours de l'étude de l'ensemble des figurations humaines françaises, y incluant celles de Grimaldi en dépôt au M.A.N.. Contrairement à la série de Brassempouy, incluant deux représentations masculines, l'une certaine («Figurine à la ceinture»), l'autre probable («Ébauche»), la série de Grimaldi ne comporte aucun homme. C'est une constatation générale que la prééminence de l'image féminine sur la masculine, surtout au Gravettien, beaucoup moins au Magdalénien.

Les images féminines les plus réalistes sont certainement celles que l'on a l'habitude de considérer comme gravettiennes, leur style descriptif permettant une étude morphologique, ce que ne permettent pas les figures plus récentes, de style volontiers elliptique. Comme le docteur Pales, j'ai été frappé par le réalisme de leurs formes, seins, fesses ou abdomen, et par l'exactitude de la répartition de leur adiposité, avec une remarquable constance dans la topographie gynoïde et une corrélation toujours respectée entre son importance et l'état gravide ou le degré de parité. Ce respect figuratif à toutes les périodes du Paléolithique supérieur de ces lois biologiques invariables constitue une preuve majeure du réalisme des figures et du souci des artistes de représenter le corps féminin dans sa diversité clinique et biologique.

Après Pales, j'ai insisté sur la diversité des formes du corps féminin, tout à fait superposable à celle offerte par le vivant et j'ai souvent pu trouver à ces images gravettiennes des sosies morphologiques contemporains. Cette pluralité apparaît non seulement d'une station à l'autre, mais au sein d'un même gisement d'une figure à l'autre, ce qui complique beaucoup la tâche des théoriciens du style. J'ai introduit la notion d'identité physiologique, définie comme l'ensemble des caractères

morphologiques permettant de retracer le vécu fonctionnel du sujet féminin représenté et reconnaître, sur des critères physiques objectifs, outre son sexe, son histoire personnelle de reproductrice, fonction retentissant à l'évidence sur l'aspect physique.

Dans ces corps figurés, on ne peut manquer d'être frappé par l'absence quasi générale de visages détaillés et, quand ils le sont, de la pauvreté de la mimique faciale, comme si l'important était moins de reconnaître la personne que son état ou son histoire physiologique. J'ai essayé de démontrer que ces figurations avaient fait l'objet d'une mise en page particulière, avec un choix représentatif dans les détails corporels. Ce choix aboutit à mettre en exergue les seins, l'abdomen et le bassin, ce que j'ai dénommé le «privilege pelvi-abdominale et mammaire», retrouvé aussi bien au Gravettien qu'au Magdalénien, et à représenter fréquemment des gros ventres, plus souvent au Gravettien (70%) qu'au Magdalénien (40%), preuve d'une «expression physiologique sélective». La série de Grimaldi est conforme à la «norme», avec une majorité de sujets apparemment gravides, et je confirme le diagnostic des auteurs. Parallèlement, les seins sont moins souvent présents au Magdalénien mais, quand ils existent et indépendamment de la période, ont généralement l'aspect de seins de nourrice, ce qui ne peut surprendre à une époque où l'on ne devait guère se préoccuper de contraception et où l'allaitement était la règle.

L'examen de ces figures m'a encore montré que la vulve était exceptionnellement présente au Magdalénien et peu fréquente au Gravettien (1/3 des corps). Cette rareté de représentation, de même que des scènes de coït, laisserait penser que la sexualité n'était pas la première préoccupation des Paléolithiques, probablement parce que son exercice n'était entravée par aucun tabou. La présence de représentations d'organes génitaux externes isolés (vulves ou phallus) pourrait d'ailleurs apporter un correctif à cette appréciation.

Contrairement aux idées admises, j'ai constaté que les corps gravés offraient parfois moins de liberté dans le mouvement que les corps sculptés, et j'ai décrit pour certains des attitudes hanchées («Torse» de Brassempouy, par exemple) ayant échappé aux précédents auteurs. Après avoir analysé les postures des corps, j'ai insisté sur

la valeur sémantique de la gestuelle du membre supérieur, jamais dirigée en direction des organes génitaux, rarement vers les seins (quatre cas mondiaux, dont le «Manche de poignard», où je l'ai révélée) parfois indifférente, et assez souvent abdominale, attirant alors l'attention sur la nature grvide ou la fonction de reproduction. J'ai souligné la rareté de la configuration de la femme avec des hommes ou des animaux, l'absence constante chez elle d'armes ou d'un contexte dramatique ou conflictuel, toutes constatations permettant de supposer que son rôle social était pacifique et en accord avec sa biologie.

Rompant avec les habitudes, j'ai nié l'existence d'un supposé style gravettien (Duhard, 1995), n'ayant d'ailleurs pas le même sens pour Leroi-Gourhan, Gvozdover ou Kozlowski, concluant qu'il y a bien des conventions représentatives, mais s'exprimant dans le choix majoritaire de sujets féminins, l'élection de la ronde-bosse, la nudité physique, la singularité des figures, le privilege pelvi-abdominal, le réalisme du détail et la posture des corps. S'il y a unité culturelle, c'est en cela qu'elle s'exprime et dans le souci de raconter une histoire ayant pour sujet la biologie féminine, que ce soit de reproductrice, de nourrice ou de partenaire sexuelle.

Tout ce que l'on peut dire d'autre relève de l'imagination, du sectarisme sexiste ou de la paléoennologie fiction.

Références

DELPORTE, H.

1979/1993 *L'image de la femme dans le Paléolithique*, Paris: Picard.

DUHARD, J. P.

1987 Edouard Piette avait raison: la «figurine à la ceinture» de Brassempouy est bien un homme, *Bull. Soc. Anthropol. S.-O.*, 22(4): 207-212.

1989a *Le réalisme physiologique des figurations féminines sculptées du Paléolithique en France*. Thèse de doctorat en Anthropologie-Préhistoire, Université de Bordeaux 1, 622p. (Publiée en 1993 sous le titre: *Réalisme de l'image féminine paléolithique*. Paris: éditions du CNRS. Collection Cahiers du Quaternaire no. 19, 242 p. III.)

1989b La gestuelle du membre supérieur dans les figurations féminines sculptées paléolithiques, *Rock Art Research*, Melbourne: AURA, 6(2): 105-117.

- 1990a Le corps féminin et son langage dans l'art paléolithique, *Oxford Journal of Archaeology*, 9(3): 241-255.
- 1990b La gestuelle chez la femme enceinte. Réponse à R. D. Bednarik, *Rock Art Research*, Melbourne: AURA édit., 7(2): 137-140.
- 1991a Images de la chasse au Paléolithique, *Oxford Journal of Archaeology*, 10(3): 127-157.
- 1991b The shape of pleistocene women, *Antiquity*, 65(248): 552-561
- 1992 La dichotomie sociale sexuelle dans les figurations humaines magdaléniennes. Une conception naturaliste à propos du modèle français. *Rock Art Research*, 9(2): 111-118.
- 1993 The upper palaeolithic figures as a reflection of human morphology and social organization, *Antiquity*, 67(254): 83-91.
- 1995 De la confusion entre morphologie et géométrie dans les figurations féminines gravettiennes et du supposé style gravettien, *Bull. Soc. Préh. Française*, 92(3): 302-312.
-